

Une semaine, un livre

N°399, 14 Mars 2021

Gesualdo Bufalino

Le semeur de peste

Diceria dell' untore

Traduit de l'italien par Ludmilla Thévenaz

1981, Cambourakis 2020

205 pages

Calendes grecques

Calende greche

Traduit de l'italien par Jacques Michaut-Paternò

1992, Verdier 2000

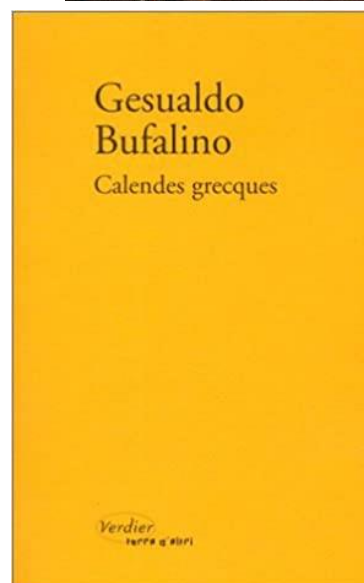
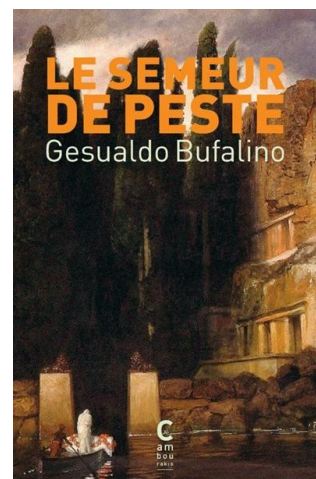
199 pages

En 1946, un jeune homme revient de la guerre malade de la tuberculose. Il séjourne dans un sanatorium près de Palerme. La mort y est quotidienne. Mais la vie est là et il tombe amoureux d'une patiente, une danseuse.

Dans *Le semeur de peste*, Gesualdo Bufalino raconte un amour impossible et éphémère, un amour pour lutter contre la mort qui rôde, un amour vif et brûlant. Il raconte aussi la vie quotidienne dans l'établissement de soin et la banalité du désespoir. Le texte est raconté à la première personne du singulier ; en effet, l'auteur avait 25 ans en 1946 et a séjourné au sanatorium. Il s'agit donc de sa propre histoire dont on ne saura pas quelle est la part vécue ou la part rêvée.

Dans *Calendes grecques*, il s'agit bien là de la vie de Gesualdo Bufalino : ce texte, dont le sous-titre est *Souvenirs d'une vie imaginaire*, est un essai émotif et onirique, « de la naissance à la mort ». Il s'intéresse moins aux faits et gestes de son personnage qu'aux sentiments et aux émotions en utilisant brillamment « la succession au cours des ans, des trois personnes-sujets : « Je » correspond à la fleur de la jeunesse et à l'orgueilleuse maturité ; « Tu » en fonction d'une stratégie de fuites et de dédoublements ; « Il » appelé à décrire aussi bien les précoces incertitudes de la conscience que les aliénations séniles et la ruine suprême. »

Dans ces deux livres, Gesualdo Bufalino parle en fait de la vie, de la sienne mais aussi de la vie de tous. Il parle d'amour, de peur, d'incertitudes, de doutes, de joies et de peines, de trahisons et de faiblesses, de courage et de grandeur. Il questionne sans fin la valeur et le sens de la vie, bien au-delà de la sienne. Comme chez plusieurs autres écrivains italiens de sa génération, Alberto Vigevani (1918-1999), Mario Soldati (1906-1999) ou son ami Leonardo Sciascia (1921-1989), on tombe facilement sous le charme de l'écriture grandiose et érudite, mais chez Gesualdo Bufalino, on est saisi par la précision et la fébrilité de son écriture. Un orfèvre savant, un joaillier rêveur ! Et qu'il est bon de se laisser emmener dans ses pensées sur le sens de la vie et dans ses récits intimes mis en lumière avec tant de talent !



Une semaine, un livre

Gesualdo Bufalino est né en 1921 à Comiso en Sicile et mort d'un accident de voiture dans la même ville en 1996. Il commence des études de Lettres et de Philosophie mais il est enrôlé dans l'armée en 1943. Capturé par les Allemands, il s'évade, se réfugie chez des amis et attrape la tuberculose dont il sera soigné en 1946. Il commence alors à écrire et à traduire des œuvres françaises. Il écrit *Le semeur de peste* en 1950 mais ce texte ne sera publié qu'en 1981. Il a publié 5 romans, 4 recueils de nouvelles, 3 recueils de poésie et 4 essais.



J'étais dans cet état de confiance insolente qui suit ordinairement l'étreinte amoureuse : on voudrait suivre sur une barque la coulée lente d'un fleuve, et entendre s'espacer peu à peu les intempérances du cœur. Et j'aimais me laisser prendre au charme de sa voix, même si l'endroit me peinait, encombré qu'il était de présences intruses, commodos de bois ordinaire, usées par les années, miroirs et estampes galantes, ainsi qu'une haute chaise cannée où nos vêtements entassés s'agitaient dans le souffle d'un ventilateur, comme s'ils voulaient singer un épouvantail de tissu flottant au milieu d'un champ.

– C'est pour cette raison que je suis venue avec toi ce soir, dit Marta. Je voulais quitter le monde avec le souvenir d'une caresse jeune sur moi, après tant de caresses de vieillard.

Hélas, elle ne faisait pas beaucoup d'efforts pour ne pas se contredire. Mais de même que j'avais intérieurement douté, un instant auparavant, de son aveu de longue abstinence, je ne fus pas surpris de l'entendre admettre maintenant, fût-ce même par énigmes, ce dont j'étais convaincu dès le début : elle s'était allongée avec le Maigre, par faiblesse ou par calcul, sur le petit lit de la cabane ou ailleurs ... Et bien, cela m'importait peu. Je ne me souciais plus de la Roche, de mes pitoyables compagnons, la tête déjà posée sur le billot, en attente ; ou bien occupés, avec des lames et des cordons, à tenter des suicides rudimentaires aux toilettes. Et je ne me souciais pas non plus de lui, de ce Gêronte aveugle et quinteux, de cet antipape à la mitre de cendre, campant dans le ventre de la Roche avec ses cultures de germes dans des bouillies gélatineuses. Au contraire, la pensée de l'avoir peut-être trompé me procura un frisson de satisfaction, tandis que je passais lentement la main sur les cheveux trop courts de Marta.

(Le semeur de peste)

.

Ont-elles jamais existé, ces années ? Et si elles ont existé, pourquoi s'effilochent-elles derrière mes tempes en effusions de cendres que traverse parfois fugitivement une image : un éclat de lune dans le feuillage, un long gant de femme sur le rebord d'une loge, simple trace d'une vague que recouvre aussitôt la suivante ?

Je prends donc congé de toi, mémoire ; à partir d'aujourd'hui je ferme ton cinéma et le transforme en musée.

(Calendes Grecques)

.

.